

nouveau : résultat des efforts de toutes les intelligences et de tous les artistes d'une période. Peut-être, devons nous regretter cette lenteur de conception et d'évolution qui nous a laissé, à nous qui n'avons rien créé d'original dans ce siècle, ces œuvres merveilleuses qui, aujourd'hui encore, nous servent de modèles et dont la perfection n'a pu être égalée même par notre science moderne.

Aujourd'hui, la vie est courte et l'homme éprouve plus que jamais le besoin des sensations nouvelles et répétées. Il ne se contente plus de vivre dans un milieu uniforme; la variété, le changement, sont absolument nécessaires à son bien être, pour oublier et adoucir les ennuis et les difficultés qui lui sont imposés par notre civilisation moderne. Il faut du nouveau; il faut que les objets qui s'offrent aux regards de celui qui passe sa vie à lutter pour gagner son existence changent constamment d'aspect et viennent, par leur variété, apporter quelque élément nouveau et agréable dans sa vie de labeur. La femme qui veut, à notre époque, se créer une vie heureuse, ne doit pas perdre de vue cette passion de la nouveauté qui s'est emparée de l'homme; elle doit rendre son intérieur agréable, le modifier, l'orne, de façon à le rendre toujours riant pour ceux qui sont appelés à le partager avec elle. Le mari, le fils qui rentrent le soir après une journée bien remplie, ne désertent jamais le foyer s'ils y trouvent les satisfactions de bien-être, de confort et de luxe relatif qu'ils essaient, vainement, de trouver au dehors.

Nous espérons que nos lectrices nous pardonneront le ton sérieux que nous avons pris pour parler d'un sujet aussi mondain, mais nous avons voulu, dès le premier jour, exposer le programme que nous avons l'intention de suivre. Nous espérons prouver que la mode n'est pas aussi coûteuse à suivre qu'on le pense; que, pour en remplir toutes les exigences, la simplicité, l'harmonie et le bon goût sont plus nécessaires que l'argent, et si, dans cette direction, nous arrivons à faire quelque bien, nous considérerons notre but comme étant atteint.

Tout d'abord, nous nous efforcerons de faire des modes canadiennes. c'est-à-dire appropriées à notre genre d'existence, à nos coutumes et à notre climat. Nous n'emprunterons aux modes étrangères que ce que nous y trouverons de bon, laissant de côté tout ce que nous y rencontrerons d'excessif et d'impropre à notre pays. Nos modes, seront toujours faciles à suivre et les éléments nécessaires à leur réalisation et à leur exécution, seront ceux qui se trouvent à la portée de tous et dont on peut faire emplette dans tous les magasins canadiens. Rien, selon nous, n'est plus ridicule que ces coupures d'articles de journaux étrangers qui, faits pour des milieux complètement différents des nôtres, ne conviennent nullement à nos élégantes; et dont les matériaux et les détails sont introuvables chez nos commerçants. La femme canadienne, tout comme une autre, a son individualité propre, qui ne peut et ne doit se plier à aucune influence extérieure. Ce qui

est bon en Europe ou aux États-Unis, peut être mauvais et malséant au Canada; nos mœurs et nos goûts sont différents; nos modes, quoique suivant le courant général, n'en sont pas moins indépendantes et exigent presque généralement que des modifications sérieuses soient apportées à tout ce qui nous vient de l'étranger.

Nous résumerons en quelques mots le but que nous désirons atteindre : Élégance et confort, au foyer; simplicité et bon goût dans la toilette, pour toutes et pour tous, quelle que soit leur position ou leur fortune.

PÉPIA.

VEUVE.

Depuis huit jours, le vent souffle sur nos côtes; depuis huit jours, la lame fait les galets et l'eau gémit en couvrant d'écume le brisecôte.

Il n'y a plus de mer *étale*; l'océan *moutonne* le matin et a du flot le soir!

A chaque marée les vagues hurlantes jettent des cadavres et des épaves sur le sable.

Les barques partent avant le jour à la pêche; on est quatre et l'on revient trois... quand on revient!

Et à cela que faire?

Rien! rien!

Il y a un an qu'à pareil époque la mer jetait sur le sable une barque vide... Toutes les femmes du Polet était accourues avec leur monde de petits enfants...

Pauvres bambins! il couraient pieds nus, accrochés aux jupons de leurs mère, criant et pleurant parce qu'ils les voyaient crier et pleurer.

Les pauvres femmes! sitôt qu'elles voyaient la barque, elles soupiraient en disant, dans un gros soupir:

"C'est pas la sienne!"

Il en arriva une, plus belle et plus pâle que les autres; elle venait derrière parce qu'entre ses bras elle portait un enfant pleurant, parce que trois autres petits se cramponnaient à ses jupons, parce que toute cette marmaille criait, en la suivant:

"Papa! papa!"

Quand elle vit la barque, la pauvre femme, elle se mit à genoux... tout le monde se tut... Les autres femmes emmenèrent les petits enfants qui, ne comprenant pas, allèrent jouer ensemble.

Les vieux du port se découvrirent, et quand la veuve se releva, le front pâle, les yeux secs, écartant ses cheveux pour mieux voir l'horizon gris... pour mieux jeter à la mer qui lui avait volé son homme un regard de haine, quand elle reprit ses petits pour regagner à sa demeure, ils firent semblant de se gratter le front, de se lisser les cheveux, ou de s'essuyer le nez, pour cacher leurs larmes, se disant tout bas:

"Pauvre veuve à Pierre!"

La barque a été trainée sur le port, près du grand crucifix, et, comme la mer avare n'a jamais rendu le corps de Pierre le matelot,

depuis un an, chaque matin, la veuve et ses petits sont venus s'agenouiller devant le cercueil vide pour demander à Dieu le repos de l'âme du pauvre pêcheur.

Hier, Benoit le matelot, qui faisait toujours en moitié la pêche avec Pierre,—son compagnon, son ami,—est venu frapper à la porte de la veuve.

Il était tard déjà.

La mer faisait un tapage d'enfer, les galets roulaient sur la grève, le vent chantait la grande chanson du désespoir, l'orage menaçait.

Lui, le matelot, il avait mis son pantalon de drap bleu, son bourgeron neuf et son chapeau de cuir bouilli.

Par saint Benoit, son patron! il s'était fait raser la barbe... et tailler les cheveux!...

Il avait fourré tant de choses dans les poches de son bourgeron, qu'on l'eût pris pour un bossu.

Il poussa la porte de la veuve et entra.

Il eut froid jusqu'aux os, en regardant la cabine de la veuve.

La grande chambre était toute tendue de filets noirs; la haute cheminée, par sa bouche béante, jetait le vent d'hiver au lieu de jeter la chaleur...

La veuve et ses petits étaient assis autour d'une longue table... Le diner de la famille était là: un pain noir, et quelques poissons grillés...

Benoit eut froid!

Il s'enhardit cependant et dit:

—Madame Pierre.

—Benoit!

—Savez-vous?... Je viens vous demander à souper.

La veuve ne répondit pas.

—Madame Pierre, j'ai fait un échange avec le poissonnier du quai Henri IV; j'y ai donné ma pêche pour quelques gourmandises.

Benoit sortit de ses poches obèses des victuailles à en couvrir la table.

Les enfants étendirent leurs petites mains potelées et crièrent joyeusement en souriant au matelot.

—Je sais bien qu'il n'y en a pas besoin... mais c'est pour les petiots, fit-il tout honteux de voir dans les yeux de la veuve qu'elle l'avait compris.

Pour cacher ce qu'il éprouvait, il embrassa un à un les moutards.

Enfin, passant sa manche sur son nez, il dit:

—Allons! à table, z'enfants!

On se mit à table... Benoit ne mangea pas... La veuve lui souriait... Mais les enfants mangeaient, mangeaient... et riaient, donc! Pauvres petits!

Plus Benoit regardait la chambre, plus il devenait triste, et tout bas, à lui-même il se disait:

—Oh! Pierre! mon vieux Pierre! qu'elle misère dans ta cabine!... Espère! espère! on chassera la famine de chez ta veuve et ses petits!

Le matelot se gratta le front et causa encore tout seul, puis se levant il vint se placer devant